

MAURICE TAREK MASCHINO

«Les Algériens essayent

Une vie d'engagements, de rêves éveillés, l'œil vif, une mèche rebelle blanc-neige sur le front renseignent d'emblée sur le personnage. Cet octogénaire étonne par son air enjoué quand il évoque les difficultés de ce monde, lui qui a vu et vécu tant de drames mais aussi d'espoirs. Lui que les pires événements n'ont pu émousser, des moments forts dans des périodes où il fallait assumer ses convictions par l'engagement... et l'action. Moment historique : on imagine Maurice Tarek Maschino, en ce 3 juillet 1962, roulant vers Alger dans sa Fiat 500 dans l'euphorie d'une Algérie enfin libre et indépendante. «Je ne m'inquiétais pas pour mon avenir, il se situait en Algérie», dit celui qui choisit l'insoumission plutôt que d'aller «pourschasser les maquisards, les tuer ou les jeter dans un camp de concentration, rassembler des villageois dans une mosquée et y mettre le feu»^(?). Maurice Tarek Maschino, dénoncera les «enfumades» dont ont été victimes par centaines ses compatriotes puisque. Plus tard, il prendra la nationalité algérienne et accusera la France coloniale d'avoir été la première à inventer les fours crématoires. Durant la guerre de libération, il est «Porteur de valises» – avec tant d'autres Européens – dans le réseau Jeanson. Au Maroc, où il enseigne, son engagement pour l'indépendance de l'Algérie se manifeste. De façon précoce d'autant qu'il est le témoin privilégié des «bienfaits» de l'œuvre civilisatrice de la colonisation et l'apartheid des colons vis-à-vis des Marocains. Dans son comportement comme dans ses prises de position, il posera alors problème à l'ordre colonial. Il échappera aux gendarmes français qui le recherchent activement. Ses col-

lègues européens se détournent de lui quand ils ne le dénigrent pas : «Traître à la France». Les nationalistes algériens au Maroc le protègent, le cachent mais ça devient dangereux. Les militants FLN le prennent en main et vite le transfèrent en Tunisie. A Sfax, Maurice Tarek Maschino radicalise son engagement, et pour mieux le marquer, dit-il, il prend le prénom de Tarek.

En Algérie, il épouse une native de Skikda, Fadéla M'rabet qui deviendra une écrivaine de renom. Cet Algérien dans l'âme activera dans plusieurs secteurs. Il enseignera aux lycées El-Mokrani et El-Idrissi. Il est en plein dans l'ambiance post-indépendance où l'on pouvait tout se permettre tant l'atmosphère révolutionnaire se prêtait à l'éclosion des idées de fraternité, de solidarité et de l'amour d'autrui. Journalisme, émissions à la radio où beaucoup de choses se disent, beaucoup d'idées dérangeantes aussi sont développées. ça ne plaît pas en haut lieu, du temps du régime de Boumediène. Le moudjahid Maurice Tarek Maschino, la mort dans l'âme, est forcé, paradoxalement le 5 juillet 1971, à la 9e année de l'indépendance, de quitter l'Algérie, pays qui représente tout pour lui et qu'il porte dans son cœur. Avec Fadéla, ils échouent en France dans une société où ce descendant de l'aristocratie russe se sentira toujours étranger comme il l'affirme. Désillusion. Cependant, l'attachement à l'Algérie reste intact. Son dernier livre, il le situe dans ce contexte. Il a des mots très durs à l'endroit du pouvoir. Le Soir d'Algérie est allé à la rencontre de ce militant rebelle.

B. T.

Entretien réalisé par Brahim Taouchichet

Après une absence de plus de 30 ans, avez-vous, par nostalgie, revisité votre première demeure à Bordj-El-Kiffan, les premiers lycées où vous avez enseigné ?

On est resté assez longtemps sans revenir parce qu'au consulat, on ne nous délivrait pas de passeport algérien. Pendant dix ans, on a été en quelque sorte interdits de séjour. A moins de venir avec un passeport français et un visa, mais cela on le refusait. On va en Algérie, on est Algérien avec des passeports algériens. Et puis, un jour, sans explication aucune, au consulat, on nous a redonné nos passeports ! Evidemment je suis allé à Bordj-El-Kiffan puis au lycée Emir-Abdelkader y jeter un coup d'œil. Je ne suis pas sûr d'avoir bien fait, Bordj-El-Kiffan a complètement changé. Avant, tout autour de la ville, il y avait des champs et aujourd'hui, il y a ce qui ressemble à des bidonvilles. J'ai été vraiment frappé par la dégradation du paysage urbain.

De L'Algérie des illusions, L'Algérie retrouvée à L'Algérie toujours, c'est une fresque historique d'un pays dans lequel vous vous êtes investi corps et âme...

L'Algérie retrouvée parce que ça correspond à la vérité puisque je revenais après une dizaine d'années d'interruption, et L'Algérie toujours car quel que soit le système politique de ce pays, je me sens extrêmement attaché à lui et plus exactement aux Algériens eux-mêmes. Je me sens depuis longtemps mieux dans la société algérienne que dans la société européenne ou française.

Dans la critique que vous faites du pays, à aucun moment, on ne sent en vous l'homme déçu ou aigri. Vos observations sont plutôt empreintes de nuances.

Peut-être parce que vivant à Paris, je ne souffre pas du quotidien et d'avoir un regard distancié. C'est peut-être inévitable que les Algériens soient trop pressés. Quand on regarde ce qui s'est passé en France : la fameuse devise «Liberté-égalité», c'était en 1789, mais quand cette égalité a été effective pour les femmes ?

Deux siècles plus tard. Le droit de vote c'était en 1945 seulement, et n'oublions pas tous les autres droits comme travailler. Il leur était interdit de travailler sans l'autorisation

du mari. Donc ça a pris du temps. Il ne faut pas «substantialiser» l'Algérie, dire demain sera comme aujourd'hui. Moi j'ai confiance dans les ressources du peuple. S'il y a quelque chose à espérer, c'est de ce côté-là pas en regardant les hommes politiques. Ceux-là passeront d'autres leur succéderont. Ce sont les peuples qui font leur histoire.

On comprend qu'actuellement le peuple algérien soit fatigué : 132 ans de colonisation, la décennie noire, et qu'il n'y ait pas entre guillemets de printemps arabe. En 1988, il y a eu le printemps algérien. Les Algériens font preuve d'une très grande sagesse, essayent de vivre le moins mal possible. Et que faire d'autre dans l'immédiat ? De toutes les façons, il se passera quelque chose tôt ou tard.

A voir cette tendance qu'ont les Algériens à s'autocritiquer, c'est comme de l'auto-flagellation. Y a-t-il une explication à cet état d'esprit ?

(Moment d'hésitation puis un peu amusé). Vous me posez là une question à laquelle je ne saurais répondre... C'est très bien qu'ils s'autocritiquent, mais...

Votre regard d'Algérien sur la société algérienne...

(Hochement de tête, soupir). Il est difficile de parler de la société algérienne dans son ensemble comme un tout unifié. Il y a certainement des groupes d'Algériens vis-à-vis desquels le je ne me sens pas particulièrement proche. Mais il y a des jeunes très vivants qui ne comptent que sur eux-mêmes pour s'en sortir, avoir une vie tout à fait décente, s'épanouir.

Quand je pense à l'Algérie, c'est ceux-là que j'ai en tête, ceux qui étudient, ceux qui vont à l'étranger puis qui reviennent pour travailler ici malgré tout. C'est ça la force de l'Algérie. Que tout le monde ne désespère pas sauf les anciens peut-être qui avaient des illusions auxquelles ils s'accrochent.

En 2004, dans le cadre d'un reportage vous vous êtes rendu dans les régions les plus reculées. Qu'est-ce qui vous a frappé dans vos observations vous qui avez sillonné le pays juste après l'indépendance ?

Ce qui me frappe, c'est que malgré tout, énormément d'Algériens comptent sur leurs propres forces et non, comme on veut le

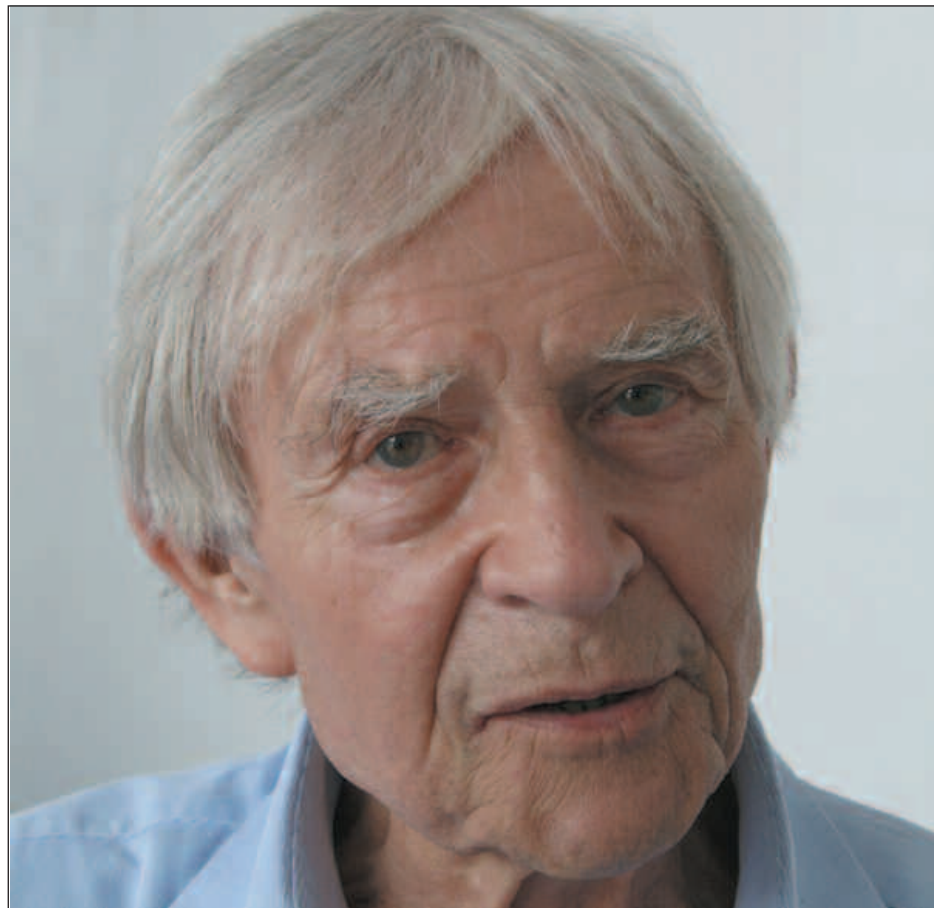


Photo : Djallel B.

faire croire, que c'est un peuple d'assistés. Ce qui est tout à fait remarquable, c'est leur sens de la débrouille entre guillemets. Ils ont en eux, dans la vie pratique, toutes sortes de possibilités qu'ils exploitent et n'attendent pas que le Bon Dieu leur apporte le bonheur.

On a pour habitude de désigner par décennie noire les massacres et la terreur islamistes. Sachant votre attachement au pays, comment de France où sévissait le «qui-tue-qui» avez-vous vécu ces tragiques événements ?

C'étaient

des moments très forts, douloureux d'autant que dans les médias français et occidentaux, il n'y avait que des images de sang du matin au soir, comme si l'Algérie tout

entière ne se réduisait qu'à cela.

Il y avait de jeunes enseignantes qui allaient à l'école, qui ne portaient pas nécessairement le voile et qui faisaient de la résis-

tance. Dans toutes les époques de l'histoire de l'Algérie, il y a eu des hommes et des femmes debout qui ne se couchaient ni devant le colonisateur ni devant les fondamentalistes et autres intégristes, pour la dignité de l'homme et de l'Algérie.

Le 3 juillet 1963, dans une Fiat 500, venant de Tunisie, vous avez emprunté l'étroite route Moutonnière. Quelle commentaire vous inspirent le métro et le tramway d'Algérie, l'autoroute Est-Ouest ou celle de l'aéroport ?

C'est certainement nécessaire qu'il y ait des routes et des autoroutes. Mais ce qui frappe, je me trompe peut-être, ce sont tous ces investissements dans ces infrastructures, le peu de place au logement, la salubrité publique. Je trouve qu'Alger offre un spectacle désolant

quant aux immeubles, aux rues. C'est vraiment se payer la tête du peuple que de l'obliger à vivre dans un tel paysage urbain. L'autoroute c'est très bien pour ceux qui ont

«Ce qui me frappe, c'est que malgré tout, énormément d'Algériens comptent sur leurs propres forces et non, comme on veut le faire croire, que c'est un peuple d'assistés.»